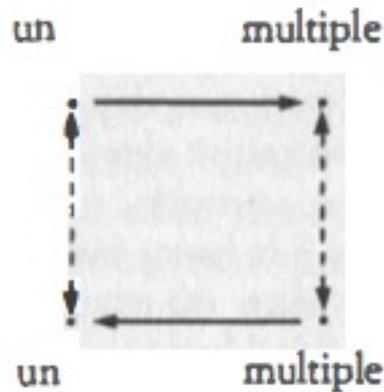


Le monisme=pluralisme de Gilles Deleuze



(*Le pli, Leibniz et le baroque*, page 173)

Deleuze, *Foucault*, p. 23

L'essentiel de la notion de multiplicité, c'est pourtant la constitution d'un substantif tel que « multiple » cesse d'être un prédicat opposable à l'Un, ou attribuable à un sujet repéré comme un. La multiplicité reste tout à fait indifférente aux problèmes traditionnels du multiple et de l'un, et surtout au problème d'un sujet qui la conditionnerait, la penserait, la dériverait d'une origine, etc. Il n'y a ni un ni multiple, ce qui serait, de toute manière, renvoyer à une conscience qui se reprendrait dans l'un et se développerait dans l'autre. Il y a seulement des multiplicités rares, avec des points singuliers, des places vides pour ceux qui viennent un moment y fonctionner comme sujets, des régularités cumulables, répétables et qui se conservent en soi. La multiplicité n'est ni axiomatique ni typologique, mais topologique.

Deleuze, *Différence et répétition*, pages 236-7

Les Idées sont des multiplicités, chaque Idée est une multiplicité, une variété. Dans cet emploi riemanien du mot « multiplicité » (repris par Husserl, repris aussi par Bergson), il faut attacher la plus grande importance à la forme substantive : la multiplicité ne doit pas désigner une combinaison de multiple et d'un, mais au contraire une organisation propre au multiple en tant que tel, qui n'a nullement besoin de l'unité pour former un système. L'un et le multiple sont des concepts de l'entendement qui forment les mailles trop lâches d'une dialectique dénaturée, procédant par opposition. Les plus gros poissons passent à travers. Peut-on croire tenir le concret quand on compense l'insuffisance d'un abstrait avec l'insuffisance de son opposé ? On peut dire longtemps « l'un est multiple, et le multiple un » — on parle comme ces jeunes gens de Platon qui n'épargnaient même pas la basse-cour. On combine les contraires, on fait de la contradiction ; à aucun moment on n'a dit l'important, « combien », « comment », «

en quel cas ». Or l'essence n'est rien, généralité creuse, quand elle est séparée de cette mesure, de cette manière et de cette casuistique. On combine les prédicats, on rate l'Idée — discours vide, combinaisons vides où manque un substantif. Le vrai substantif, la substance même, c'est « multiplicité », qui rend inutile l'un, et non moins le multiple. La multiplicité variable, c'est le combien, le comment, le chaque cas. Chaque chose est une multiplicité pour autant qu'elle incarne l'Idée.

Même le multiple est une multiplicité ; même l'un est une multiplicité. Que l'un soit *une* multiplicité (comme là encore Bergson et Husserl l'ont montré), voilà ce qui suffit à renvoyer dos à dos les propositions d'adjectifs du type l'un-multiple et le multiple-un. Partout les différences de multiplicités, et la différence dans la multiplicité, remplacent les oppositions schématiques et grossières. Il n'y a que la variété de multiplicité, c'est-à-dire la différence, au lieu de l'énorme opposition de l'un et du multiple. Et c'est peut-être une ironie de dire: tout est multiplicité, même l'un, même le multiple. Mais l'ironie elle-même est une multipli- cité, ou plutôt l'art des multiplicités, l'art de saisir dans les choses les Idées, les problèmes qu'elles incarnent, et de saisir les choses comme des incarnations, comme des cas de solution pour des problèmes d'Idées.

Une Idée est une multiplicité définie et continue, à n dimensions. La couleur, ou plutôt l'Idée de couleur est une multiplicité à trois dimensions. Par dimensions, il faut entendre les variables ou coordonnées dont dépend un phénomène ; par continuité, il faut entendre l'ensemble des rapports entre les changements de ces variables, par exemple une forme quadra- tique des différentielles des coordonnées ; par définition, il faut entendre les éléments réciproquement déterminés par ces rapports, qui ne peuvent pas changer sans que la multiplicité ne change d'ordre et de métrique. Quand devons-nous parler de multiplicité, et à quelles conditions ? Ces conditions sont au nombre de trois, et permettent de définir le moment d'émergence de l'Idée : il faut que les éléments de la multiplicité n'aient ni forme sensible ni signification conceptuelle, ni dès lors fonction assignable. Ils n'ont même pas d'existence actuelle, et sont inséparables d'un potentiel ou d'une virtualité. C'est en ce sens qu'ils n'impliquent aucune identité préalable, aucune position d'un quelque chose qu'on pourrait dire un ou le même; mais au contraire leur indétermination rend possible la manifestation de la différence en tant que libérée de toute subordination ; il faut en effet que ces éléments soient déterminés, mais réciproquement, par des rapports réciproques qui ne laissent subsister aucune indépendance.

Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, page 31

Autre ou nouveau dualisme, non. Problème de l'écriture : il faut absolument des expressions anexactes pour désigner quelque chose exactement. Et pas du tout parce qu'il faudrait passer par là, et pas du tout parce qu'on ne pourrait procéder que par approximations : l'anexactitude n'est nullement une approximation, c'est au contraire le passage exact de ce qui se fait. Nous n'invoquons un dualisme que pour en récuser un autre. Nous ne nous servons d'un dualisme de modèles que pour atteindre à un processus qui récuserait tout modèle. Il faut à chaque fois des correcteurs cérébraux qui défont les dualismes que nous n'avons pas voulu faire, par lesquels nous passons. Arriver à la formule magique que nous cherchons tous PLURALISME = MONISME, en passant par tous les dualismes qui sont l'ennemi, mais l'ennemi tout à fait nécessaire, le meuble que nous ne cessons pas de déplacer.

Résumons les caractères principaux d'un rhizome : à la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes. Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple. Il n'est pas l'Un qui devient deux, ni même qui deviendrait directement trois, quatre ou cinq, etc. Il n'est pas un multiple qui dérive de l'Un, ni auquel l'Un s'ajouterait ($n + 1$). Il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, ou plutôt de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde. Il constitue des multiplicités linéaires à n dimensions, sans sujet ni objet, étalables sur un plan de consistance, et dont l'Un est toujours soustrait ($n-1$) Une telle multiplicité ne varie pas ses dimensions sans changer de nature en elle-même et se métamorphoser.

Deleuze *Différence et répétition*, pages 387-8

Il manquait seulement au spinozisme, pour que l'univoque devînt objet d'affirmation pure, de faire tourner la substance autour des modes, *c'est-à-dire de réaliser l'univocité comme répétition dans l'éternel retour*. Car s'il est vrai que l'analogie a deux aspects, l'un par lequel l'être se dit en plusieurs sens, mais l'autre par lequel il se dit de quelque chose de fixe et de bien déterminé, l'univocité pour son compte a deux aspects tout à fait opposés, d'après lesquels l'être se dit « de toutes manières » en un seul et même sens, mais se dit ainsi de ce qui diffère, se dit de la différence elle-même toujours mobile et déplacée dans l'être. L'univocité de l'être et la différence individuante ont un lien, hors de la représentation, aussi profond que celui de la différence générique et de la différence spécifique dans la représentation du point de vue de l'analogie. L'univocité signifie: ce qui est univoque, c'est l'être lui-même, ce qui est équivoque, c'est ce dont il se dit. Juste le contraire de l'analogie. L'être se dit d'après des formes qui ne rompent pas l'unité de son sens, il se dit en un seul et même sens à travers toutes ses formes — c'est pourquoi nous avons opposé aux catégories des notions d'une autre nature. Mais ce dont il se dit diffère, ce dont il se dit est la différence elle-même. Ce n'est pas l'être analogue qui se distribue dans des catégories, et répartit un lot fixe aux étants, mais les étants se répartissent dans l'espace de l'être univoque ouvert par toutes les formes. L'ouverture appartient essentiellement à l'univocité. Aux distributions sédentaires de l'analogie, s'opposent les distributions nomades ou les anarchies couronnées dans l'univoque. Là, seulement, retentissent « Tout est égal ! » et « Tout revient ! » Mais le *Tout est égal* et le *Tout revient* ne peuvent se dire que là où l'extrême pointe de la différence est atteinte. Une seule et même voix pour tout le multiple aux mille voies, un seul et même Océan pour toutes les gouttes, une seule clameur de l'Être pour tous les étants. À condition d'avoir atteint pour chaque étant, pour chaque goutte et dans chaque voie, l'état d'excès, c'est-à-dire la différence qui les déplace et les déguise, et les fait revenir, en tournant sur sa pointe mobile.